

LES COURSES DE PIROGUES COUTUMIERES CHEZ LES DUALA

OU

PEMBISAN A MYOLOO DUALA

Parmi les cérémonies traditionnelles encore pratiquées de nos jours à Douala, le *pembisan* est une des plus anciennes, et c'est aussi celle qui semble avoir conservé presque intacte sa rigueur coutumière, d'antan. Elle ravive chez les Duala l'esprit de clan que les conditions de la vie moderne tendent à atténuer.

Jadis, les pêcheurs duala gagnaient le large à bord de leurs légers *myolo* (pirogues), chargés de quelque nourriture, et de leurs *bepese* (filets) ; après une ou plusieurs journées de pêche, ils rejoignaient le Wuri, et rivalisaient de rapidité dès que Douala apparaissait à leurs yeux.

Peu à peu, ces compétitions, qui tout d'abord ne furent qu'un amusement, prirent un caractère traditionnel et s'organisèrent de plus en plus fréquemment.

C'est sous le règne de Ndumb'a Lobé, à l'époque de la pleine autonomie duala, que les courses prirent leur plus grand essor ; la distance à parcourir était beaucoup plus longue que de nos jours, car les pirogues prenaient leur point de départ à Suellabe et elles

Bien entendu, les dissensions peuvent reprendre après la fin de la course.

b) Après cela, certains notables avertis et *mo'a myanga* pratiquent en secret la séance de divination qui permet de prédire le succès ou la défaite plus ou moins honteuse des différentes pirogues.

Ils emploient une cuvette à moitié remplie d'eau, dans laquelle ils jettent des boulettes de papier, toutes confectionnées avec des morceaux de papier identiques, sur lesquels le nom d'une pirogue participante avait été inscrit au préalable. Selon l'évolution de la boulette, qui flotte, qui tombe au fond, ou qui se déplie dans l'eau du côté écrit ou du côté opposé, on en déduit l'avenir.

c) C'est au cours de cette séance que l'on procède à la confection des différents fétiches, que nous étudierons dans les chapitres suivants.

d) Puis, à minuit, le *mo'a myanga* se rend au cimetière, et il y compose ses écritures magiques, les *tila la ndimsi*, qui seront ensuite semées dans le Wuri par le *mundengé* (voir fig. 1).

e) La nuit qui précède la course, les pagayeurs se reposent dans une case commune ; ils doivent s'abstenir de boire de l'alcool, il leur est interdit de faire venir leurs femmes. Le matin du départ, tous se baignent dans le Wuri, puis un pasteur protestant se joint à eux afin de prononcer une dernière prière.

A Jébalé, il existe une famille privilégiée, dont les membres ont l'exclusivité des pratiques magiques, qui permettent d'obtenir l'alliance des *mèngü* (génies du fleuve) et d'utiliser leur puissance au *pembisan*. Ils pratiquent le *jabea*, ce qui consiste à se rendre en pirogue près de l'île de Tondo, et à immerger en offrande des dons en nature ou en espèce.

f) Durant toute cette période préliminaire, la pirogue et sa proue sculptée sont soigneusement gardées par des hommes vigoureux ; ceux-ci chassent les étrangers et surveillent en particulier les abords, afin que nul ne prélève de terre ; c'est en effet avec la terre que les adversaires confectionnent des fétiches, parfois très actifs et très malfaisants.

II. — Les objets et accessoires de course

Les objets et accessoires du *pembisana Duala* sont des propriétés familiales et héréditaires, pour la plupart détenues par les notables importants.

a) Le *bolo ba pen*, ou pirogue décorée de course, est l'objet le plus précieux ; elle appartient en général au plus riche notable du quar-

tier ; elle est conservée en un lieu retiré, et n'est visible qu'à l'occasion des courses coutumières.

Bien différente du *bolo* ordinaire qu'utilisent les pêcheurs du Wuri, elle est taillée d'une seule pièce dans un énorme tronc de *mwengé*, ou bois corail (*Pterocarpus*), un beau bois rouge vif, qui se ternit rapidement et prend une teinte grise. C'est une coque sans quille, longue de 20 à 28 mètres, qui se termine par deux guibres plates et rectilignes, en prolongement des bords légèrement courbes de l'embarcation. Des banquettes en bois de *mwengé* sont régulièrement espacées, et amarrées à la coque dans des encoches horizontales.

Chaque pirogue possède une réelle personnalité ; elle est toujours désignée par un nom propre, quelquefois par celui d'un ancêtre célèbre, et souvent son souvenir est popularisé par de nombreux chants.

Male Male, pirogue de Jébalé (fig. 2) ;

Eyum a Bolo, pirogue de Deïdo ;

Ndumb'a Bolo, pirogue des Bell.

Quelques jours avant la course, l'extérieur du *bolo* est entièrement repeint, des motifs géométriques tricolores (bleu, blanc, rouge) sont représentés, le nom de la pirogue est inscrit ou gravé en plein flanc, parfois se surajoute un dessin figuratif symbolisant un animal ou le *wongo a Jebale* (pot de terre souvent utilisé lors des cérémonies aux *mèngù*).

La pirogue est ensuite traînée jusqu'au fleuve, où elle séjourne pendant quelques jours pour imprégnation ; puis, la veille de la course, elle est remontée sur la berge et recouverte de feuilles de palmier ; elle n'est remise à l'eau que le matin même du *pembisan*, munie de son *tangé*, de tous ses fétiches, et en particulier de longues tiges de *sen'ja mèngù* (fougère des génies du fleuve), qui pendent à la poupe.

b) Le *tangé* (fig. 3) est une proue sculptée amovible ; c'est un objet coutumier de grande valeur, et absolument indispensable. Certains clans duala, dont le vieux *tangé* est devenu inutilisable par sa vétusté, ou a été brisé lors des courses précédentes, se voient obligés de renoncer à courir le *pembisan*, faute de pouvoir s'en procurer un nouveau. En effet, le *tangé* ne peut être fabriqué que par quelques rares artisans coutumiers, d'ailleurs en voie de disparition, et son prix est extrêmement élevé, bien au-delà des possibilités monétaires d'un individu moyen.

Il est en *bokuka*, bois blanc recherché pour sa grande résistance aux chocs et sa relative imputrescibilité. Il s'agit d'un corps prin-

sont placés face à face et symétriquement par rapport à une pièce géométrique centrale de forme variable.

On retrouve aussi des singes, reconnaissables à leur longue queue (Musée ethnographique de Leipzig), des silhouettes incontestablement humaines (Malimba, Dikumé Bell, Leipzig, coll. pers.), ou des figures intermédiaires que l'on serait tenté de rapprocher des *mèngú* (proues de Bonendalé et du Wuri).

Quelques objets d'inspiration européenne viennent parfois se surajouter à cette abondance d'animaux : ancre de marine (Dikumé Bell), fleur de lis (coll. pers.), couronne royale (Bonendalé).

Les autochtones expliquent la présence de tous ces animaux d'une manière assez concordante, mais peu satisfaisante ; selon ceux-ci, chaque clan duala adopta jadis un animal fétiche (ce que l'on pourrait rapprocher du bulletin de vote actuel, où l'image de diverses formes animales désigne diverses couleurs politiques)... Mais, peu à peu, chacun voulut posséder un animal plus puissant que celui du voisin, et, pour surcroît de puissance et de moquerie, chacun voulut le représenter au moment où il dévorait celui de l'adversaire..., ce qui, à la fin, devait mener à ces dégustations en chaîne que l'on observe de nos jours.

On serait plus séduit par une interprétation magique, que le Duala cache ou nie le plus souvent, soit par crainte, soit par ignorance véritable.

On est, en effet, surpris de noter une certaine similitude entre le serpent des *tangé* et *nyungu*, le grand reptile aquatique fétiche, que les Duala représentent par un ruban d'étoffe rouge avec un cauri à son extrémité. *Nyungu* n'est pas venimeux, il ressemble à un boa ; il est le plus souvent bienfaisant, attrapant les poissons et remplissant les filets des pêcheurs qui le possèdent ; mais, parfois, il sort la nuit et peut répandre des maléfices.

Quant à l'oiseau, il est le plus souvent aquatique (mouette et flamand de Dikumé Bell, tourterelle du Wuri, cormoran du Musée de Leipzig), et il semble lié à la phrase *sumwa mba o ndutu*, que prononce le premier *mundengé* en un certain moment de la course.

c) La *pai* (fig. 3) est la pagaie commune, que l'on utilise avec toutes les espèces de pirogues ; c'est un objet personnel, le nom du propriétaire ou celui de son père étant le plus souvent gravé sur le plat de la pale. Le manche est court ; la pale est lancéolée ou triangulaire ; la pointe en est presque toujours protégée par une gaine de cuivre ou *musongo* ; quelques ornements sont sobrement exécutés à sa base d'implantation. La *pai* est en *bope*, bois rouge recherché pour sa légèreté.

Une seule pagaie doit être distinguée des autres, c'est celle du premier *mundengé*, car elle est peinte en blanc, afin d'être bien visible de tous les *baduedi*, en particulier au moment où celui-ci doit la poser sur le *tangé*.

Les autres objets ont beaucoup moins d'intérêt artistique, mais n'en gardent pas moins un grand intérêt coutumier.

d) *Les objets employés par les « baduedi » :*

§ — Le *musinga* ou *mwasa* : il s'agit d'une cordelette en fibres de *ranu*, que les payeurs nouent en anneau autour des banquettes ; il sert à placer le pied externe en position de pagayage et évite ainsi la perte de l'équilibre au cours des efforts trop violents, ce qui serait catastrophique pour la stabilité de la pirogue.

§ — Le *mboso*, qui sert à écoper ; il n'est le plus souvent qu'un morceau de bambou, d'écorcé de bananier, ou de calebasse ; rarement, il s'agit d'un objet de bois façonné à cet effet.

e) Les *bandengé* utilisent quelquefois des appareils sonores à percussion tels que :

§ — Le *mukeñ*, sorte de cloche en fer soudé, de forme triangulaire, maintenue à l'aide d'un manche de bois, que le *mundengé* frappe régulièrement à l'aide d'une baguette ; il étouffe la résonance à chaque tintement, en appliquant l'ouverture de la cloche sur sa poitrine ; ceci donne un son assez particulier que l'on entend à de grandes distances.

§ — L'*elimbi*, tam-tam horizontal en bois rouge, évidé par une fente latérale ; destiné initialement au langage tambouriné bitonal, il peut être utilisé pour marquer le rythme en frappant alternativement les deux lèvres.

f) *Le mo'a bila* (fig. 4) :

§ — Porte sur le crâne une coiffure particulière, le *mbidi*, ou chapeau de guerre, dont la forme varie suivant le clan. Pour Deïdo, c'est un casque rond en vannerie, qui comporte sur sa moitié postérieure un cimier de bois recouvert de vannerie, et sur sa moitié antérieure, une tige souple en prolongement du cimier. Pour la Sanaga maritime, c'est une coiffe de fibres teintes en noir et en rouge.

§ — Les *manjo* (*janjo* au singulier) ; ce sont de petits faisceaux de nervures centrales de feuilles de cocotier, reliées entre elles par un manche de vannerie, ou simplement liées avec une ficelle. Ces petits balais, en général au nombre de deux, servent à commander la manœuvre active de la pirogue.

§ — Le *museseke* (*miseseke* au pluriel) ; c'est un ouvrage de vannerie, en forme de fuseau ovoïde, fermé à chaque extrémité par

une sertissure métallique ou un tressage de fibres, prolongé par un manche de bois, lequel est entouré à sa base d'implantation par un collier de tissu rouge garni d'un cauri. A l'intérieur, des graines sèches et quelques parcelles métalliques tintent lorsqu'on l'agite.

Il en existe une paire, dont l'un, détenu par le *mot'a bila*, sert à commander l'arrêt de la pirogue, l'autre étant enfilé dans un trou percé à la poupe et prenant la valeur d'un fétiche. En effet, les *mèngü*, lorsqu'ils dansent, brandissent toujours leurs *miseseke*, qui leur donnent les pouvoirs de la baguette de l'enchanteur.

III. — Les hommes participant à la course et leurs fonctions

A. — Tout d'abord, s'effectue le recrutement des *baduedi* ou pagayeurs.

Pendant les trois jours qui précèdent la course, des exercices sont répétés, avec la participation des jeunes gens volontaires du clan. Une sélection est ainsi opérée ; les candidats retenus sont logés et nourris par le propriétaire, chef de pirogue, à l'aide des cotisations recueillies à cet effet.

Rapidement, chacun trouve la place qui lui revient, soit à droite, soit à gauche, soit en avant parmi les *mila ma mbo* (course des chiens), où se situent les plus jeunes, soit en arrière, parmi les *diyo la pai* (foyer de la pagaie), où se rassemblent les hommes les plus puissants.

Chaque *muveddi* confectionne son *musinga*, qu'il accroche à la banquette située devant lui, celui-ci devant servir à fixer le pied externe dont la jambe reste toujours fléchie ; l'autre pied étant placé étroitement contre le pied interne du pagayeur qui partage la banquette. Ainsi, un équilibre stable est assuré durant les efforts violents que l'ensemble des piroguiers doit fournir. Chacun apporte sa pagaie personnelle, souvent héritée du père ; certains la repeignent avant la compétition.

Ainsi, selon l'importance de la pirogue, quarante à soixante *baduedi* sont réunis. Tous revêtent des maillots de couleur vive et uniforme, et ils prennent place dans l'ordre le plus absolu à bord de la pirogue. Dès leur installation, ils perdent leur personnalité ; devenant les automates aveugles et obéissants des dignitaires.

B. — Il existe tout un « état major » de dignitaires qui préparent en secret, et dans leurs moindres détails, tous les éléments matériels et surtout spirituels qui sont à la base du *pembisan*.

1° Les uns, « non navigants », sont :

a) Le chef supérieur de clan, les chefs de quartiers et chefs de famille, certains notables influents, et surtout les propriétaires de la pirogue et de la proue sculptée.

b) Un personnage essentiel, le *mot'a myanga*, que les autochtones appellent aussi « professeur ».

C'est un féticheur dont la tâche est primordiale ; il est chargé de fabriquer les « médicaments » indispensables à combattre les maléfices des clans adverses, et à vaincre ou à calmer les forces offensives des génies des eaux.

Le *mot'a myanga* ne monte jamais à bord de la pirogue, mais, bien que restant à terre, il ne la perd jamais de vue, et la maintient pendant toute la durée de la course sous son pouvoir magique.

2° Les autres sont « navigants » ; leurs tâches temporelles et spirituelles sont bien précises et hiérarchisées.

a) Le *mot'a bila* est surtout un chef temporel, véritable « amiral » de l'embarcation, il se tient debout au milieu de la banquette centrale ; il est en général très mobile, se déplaçant sans cesse d'une extrémité à l'autre de la pirogue ; il conserve l'œil vif et attentif.

§ — Il manipule et agite les *miseseko* quand il décide d'arrêter l'évolution de la pirogue.

§ — Mais, le plus souvent, il brandit les deux *manjo* pour commander, de concert avec les *mundengé*, le rythme des *baduedi*.

Ainsi peut-il commander le *musina* pour l'exécution des virages : arrêtant brutalement le jeu de ses *manjo*, il élève l'un d'eux verticalement, et écarte l'autre horizontalement, dans la direction qu'il veut imposer.

§ — Le *mot'a bila* porte également autour du cou, ou bien pendu à son épaule, un petit sac de paille ou *mukuta*, qui renferme des fétiches personnels de brousse.

§ — Mais c'est surtout dans la caisse, ou *elimb'a myanga*, qu'il garde dans le fond de la pirogue, que se trouvent les principaux éléments de ses pouvoirs surnaturels :

— Les œufs, ou *myeñ*, qu'il jette de temps à autre dans le Wuri, en vue de faire fuir les deux génies secondaires malfaisants des eaux :

Njoña madiba, l'éléphant aquatique, que les Deïdo et les Jébalé peuvent diriger au moyen d'une toile blanche. Le *musina* trempe cette toile dans l'eau du fleuve et l'expose à l'arrière, vers les pirogues concurrentes... Aussitôt, l'éléphant remue ses oreilles, sa trompe et ses épaules, et donne naissance à une grande vague qui fait chavirer les pirogues.

Ngubu, le génie hippopotame, qui fracasse les pirogues avec ses dents acérées.

Il existe un autre génie secondaire, qui brise également les pirogues, mais en dehors des courses : c'est *Njona*, un monstre aquatique, qui ressemble tantôt à un porc cornu, tantôt à une chèvre, qui marche dans l'eau, et crache des flammes à chaque fois que surgit la tornade.

— Le *dibomba* est un petit paquet magique, que le *mot'a bila* lance contre le *tangé* de la pirogue voisine ; il aurait le pouvoir d'obliger cette pirogue à fuir aussitôt.

Il est composé d'un fruit sec de *tangalanga* (ce fruit, une fois ouvert, laisse sourdre à la pression un jus sirupeux ; lorsqu'on verse ce jus goutte à goutte, à travers un cornet de feuilles, dans l'angle externe de l'œil, il donne la faculté de voir tous les dangers visibles et invisibles... ; le *mot'a bila* se soumet à cette épreuve avant la course), et de feuilles de *tolobanji*, que l'on tasse au fond du paquet (ces feuilles contiennent un principe urticant et possèdent en infusion des propriétés aphrodisiaques). L'ensemble est enveloppé avec du papier d'emballage, ou plus souvent avec le *makabo ma bedimo*, ou feuille de macabo.

— La pâte de *ewud'a myangi*. Il s'agit d'une plante urticante que l'on hache entièrement (ses fleurs sont bien particulières par la manière dont elles détendent leurs éléments, en projetant un nuage blanc de principe urticant, sitôt la plante arrachée).

Lorsque deux pirogues arrivent à proximité, les *mot'a bila* projettent ce hachis sur les *baduedi* ; ceux-ci sont alors obligés de se gratter et de négliger un peu leur effort.

— Le citron, ou *epuma esadi*, est également utilisé comme projectile traumatisant.

— Des morceaux d'*ekobana jon* (écorce de tronc de bananier) sont activés à l'avance par le frottement d'une écorce tenue secrète, que le *mot'a bila* a mâchée auparavant. Ces morceaux d'écorce de bananier ainsi préparés ont le pouvoir, lorsqu'on les jette à l'eau, de faire disparaître les vagues. Inversement, l'écorce secrète mâchée peut provoquer elle-même ces vagues lorsque le *mot'a bila* la crache dans le fleuve.

— Des « barrières de *ndimsi* », petites barres de fer préparées spécialement pour être lancées sur les autres pirogues, afin de faire cesser l'effet de la magie provenant de ces dernières.

— Un jeune coq vivant est aussi maintenu dans cette caisse, il a été préparé d'une manière particulière, afin d'acquérir des pouvoirs magiques :

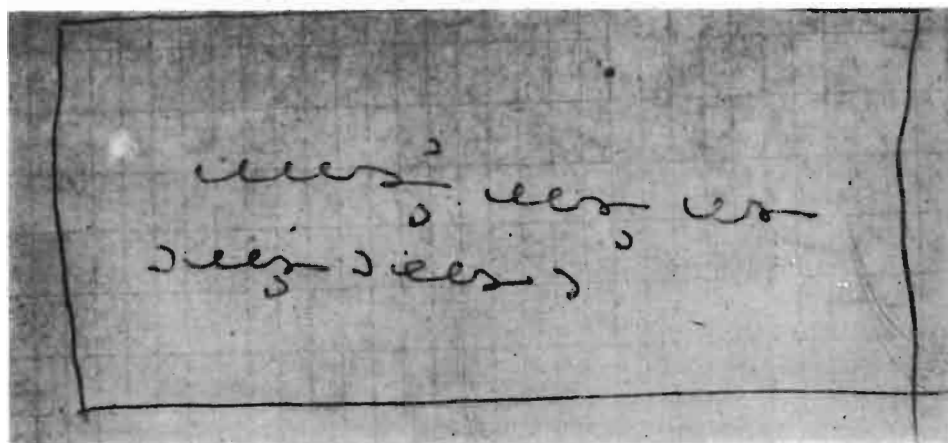


FIG. 1. — *Tila la ndimsi*, écriture des *mèngù* (Deïdo)



FIG. 2. — Male-Male, le *bolo ba pen* de Jébalé. Course du 11 novembre 1957

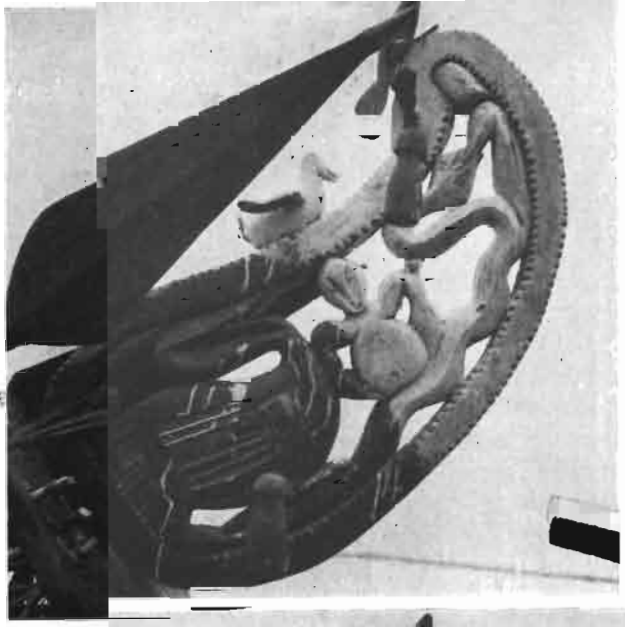


FIG. 3. — Le *tangé* des gens du Wuri (le serpent fétiche *Nyungu* dévore un oiseau) ; la *pai* du premier *mundenge* est visible avec son *musongo*.



FIG. 4. — Le *mo'a bila* de Jébalé, son *museseke* et son *mbidi*

Après lui avoir attaché les pattes, et après lui avoir versé dans les yeux quelques gouttes du philtre *miso manei* (voir l'étude du *mundengé*), le *mot'a myanga* saisit le coq à pleines mains et le fait passer neuf fois au-dessus d'un plant de *janga*, en prononçant les paroles suivantes :

« *A wuba, n'ango te wa o bolo bopepe*
Bo si dangwa pe. » (3),

Puis, tout en maintenant d'une main le coq au-dessus du plant, il plie de l'autre une feuille de *janga*, et referme ensuite au-dessus d'elle un cadenas (la signification de ce curieux mélange de plantes magiques et d'un objet domestique n'a pu nous être donnée).

§ — Des graines de *mbasi* (maïs) et de *mbongolo* sont mâchées par le *mot'a bila* pendant toute la durée de la course ; de temps à autre, il les crache dans le fleuve, en vue d'écarter l'ennemi.

§ — Avant la course, le *mot'a bila* procède à trois opérations indispensables :

— Tout d'abord, il attache, autour de son bras gauche, un morceau d'écorce de *njum* que lui a prêté le *mot'a myanga* ; cela doit le protéger des blessures que pourraient lui faire ses adversaires pour le rendre impuissant.

— Les gens de la Sanaga-Maritime sont, paraît-il, possesseurs d'un fétiche mortel pour les *bato ba bila*... Heureusement, une vieille femme bassa a confié aux habitants de Deïdo une écorce qui protège de ces maléfices.

Le *mot'a bila* gratte donc cette écorce avec un couteau, et en recueille la poudre qu'il partage en deux moitiés ; il répand la première sur la proue et la poupe de la pirogue ; il applique la seconde sur son front et sur des incisions qu'il avait pratiquées au préalable sur la face externe de ses bras.

— Il distribue aussi :

tantôt une pâtée de racines crues de *dùm*, que les pagayeurs doivent sucer et garder dans leur bouche, car elle a la vertu de donner du souffle ;

tantôt des feuilles et des fleurs de *muviso musadi*, qui revêtent les mêmes propriétés, à condition de les mâcher et de piquer un morceau de la tige dans les cheveux.

b) Les *badobo* (*mudobo* au singulier) : ils sont au nombre de quatre et plus. Ce sont les « hommes de barre », ils occupent les trois dernières banquettes de la pirogue. Le dernier des *badobo*, celui qui s'assied sur la poupe, porte le nom de *musina* ; c'est en

(3) « Si je te jette dans l'une des pirogues, que celle-ci cesse de progresser. »

général un individu expérimenté, qui connaît le jeu des courants, les profondeurs et la topographie des bancs de sable ; c'est lui qui dirige la navigation de la pirogue, en commandant la manœuvre des pagaies de tous les *badobo*.

Le *musina* doit également procéder à des pratiques fétichistes qui lui sont bien particulières :

§ — Quelques jours avant que l'on descende la pirogue dans le Wuri, il reçoit des mains du *mot'a myanga* une mixture complexe composée :

- d'herbes diverses ;
- de *manyanga* (huile de palmiste) ;
- de poils et de sang de brebis.

Ce mélange a l'avantage de protéger la pirogue de toute tentative de sabotage ; c'est pourquoi ses deux côtés doivent en être enduits.

§ — Avant le départ, le *musina* prend une feuille de *toi la mbo* (oreille de chien), et il la frotte sur son front en disant :

Misima mese mi poye mba ! (4).

§ — Au départ de la pirogue, il appuie son ventre sur la banquette et la frappe à plusieurs reprises, avec une tige de *mwan-dando*, en disant :

*Alane mba to oweni nde,
Nde o sunge pe mba o mbeu'a nyolo yese.* (5).

§ — En général, le *musina* emporte près de lui plusieurs espèces de fétiches :

— Le *mukekele ma jôn*, ou rachis de bananier, avec lequel il frappe la surface de l'eau, en appelant et en énumérant les noms des génies et des ancêtres décédés, pour qu'ils ouvrent la route à la pirogue.

— L'*eposi* est une bouteille pleine d'eau que l'on a fait bouillir sur des braises ardentes, mais que l'on a frottée au préalable avec des feuilles de *dibokuboku*, afin de l'empêcher d'éclater. Durant la compétition, le *musina* absorbe quelques gorgées de cette eau, puis la recrache au fond de la pirogue ; cela doit empêcher les *baduedi* de perdre haleine.

— En outre, il attache à sa banquette une boîte fermée, qui contient un hachis de l'herbe *nyukutu nyukutu*, une plume rouge de la queue d'un perroquet, et un petit passereau vivant. Ce fétiche, particulier à Deïdo, aurait la vertu de donner à la pirogue la légèreté de l'oiseau.

(4) « Que toutes les chances me sourient ! »

(5) « Emporte-moi partout, et préserve-moi de toutes les difficultés ! »

— A Jébalé, c'est le *musina* qui provoque, avec sa toile blanche trempée dans l'eau du Wuri, d'abord à droite, puis à gauche, et maintenue ensuite en exposition vers l'arrière, la grande vague de *njoûa madiba*, qui doit faire chavirer les autres pirogues.

§ — Une pratique spéciale aux Deïdo, et qui incombe au *musina*, est de laisser traîner à l'arrière de la pirogue unealebasse vide, attachée à une cordelette d'une dizaine de mètres ; elle permet à l'assistance d'apprécier de loin la distance qui sépare Deïdo des autres pirogues.

c) Les *bandengé* (*mundengé* au singulier). Au nombre de trois, ils occupent les trois premières banquettes de l'embarcation. Le premier *mundengé* est assis derrière le *tangé* ; il donne le rythme des pagaies, mais son rôle essentiel est d'ordre surnaturel.

§ — Le commandement du rythme se fait de la manière suivante :

— Le *maintien du rythme* est assuré par des cris répétés à la même cadence que les deux *manjo* agités par le *mot'a bila*, ou bien le rythme est scandé en frappant le *mukeñ* avec un morceau de bois, ou en faisant parler l'*elimbi*.

— Le *changement de rythme* est également commandé par le premier *mundengé* ; celui-ci fait taire les autres *bandengé* et crie :

Po, iba, ilalo, é matèmè, é tèmè ! (6),

sur le rythme qu'il veut imposer.

Il lève sa pagaie blanche au ciel, tous les *baduedi* émettent un grognement d'ensemble, et le nouveau rythme continue.

§ — La veille de la course, le *mot'a myanga* rassemble :

— une certaine quantité d'herbe *manga*, qu'il coupe en petits morceaux et qu'il écrase,

— et des échantillons d'écorces de :

Lik, arbre qui gronde comme un félin lorsqu'on arrache son écorce,

Njum, arbre qui fait périr toutes les plantes qui poussent sous son ombrage,

Lengu, arbre sur lequel aucun animal ne grimpe et ne se perche,

Nyai, arbre dont l'écorce a la propriété de traiter les morsures de serpent,

Pindi, arbre dont l'écorce a le pouvoir d'écarter le danger lorsqu'on la porte sur soi au cours des voyages, cette écorce pouvant également permettre de se rendre invisible.

(6) « Un, deux, trois, voici ma pagaie, la voilà ! »

Tout ce mélange est accumulé dans un cornet confectionné avec une feuille d'*esongo* (bananier).

Le matin du départ, le *mot'a myanga* verse de l'eau dans ce cornet, il laisse macérer quelques minutes, puis il laisse tomber quelques gouttes dans les yeux du premier *mundengé* ; celui-ci est alors devenu *miso manei* (il a quatre yeux). A ce moment, il a le pouvoir de déceler tous les dangers qui menacent la pirogue, et en particulier ceux qui émanent de *jengu*, le génie tout-puissant des eaux.

§ — Il est recommandé au *mundengé* de fabriquer une sorte de coussin, en faisant un rouleau avec des feuilles de bananier séchées ; au milieu de ce rouleau, il lui faut placer un morceau d'écorce de *kombe makan* ; puis, le tout doit être solidement attaché à la première banquette par des fibres de *ranu*. Ce fétiche n'a qu'une seule puissance, celle de sauvegarder la vie des hommes en cas de naufrage. En 1957, la pirogue de la Sanaga-Maritime eut un tragique destin ; après avoir disputé le *pembisan*, elle remonta le fleuve, afin de rejoindre son village, mais elle chavira à mi-chemin, et quelques *baduedi* trouvèrent la mort. Les indigènes imputèrent ces noyades au *mundengé* qui n'avait pu emporter de *kombe makan* à bord.

§ — Au moment du départ, le premier *mundengé* emporte une feuille de *janga* (*manga* au pluriel), et il la partage en deux parties égales ; il mâche soigneusement le fragment proximal, et il pique le fragment distal, qui comporte la pointe de la feuille, dans sa chevelure ; il le maintient ensuite par un ruban ou un foulard qu'il attache sur son front.

Ayant terminé ces préparatifs, le *mundengé* empoigne sa pagaie blanche et la dépose sur le *tangé* ; puis, il place ses deux mains sur sa tête, et s'écrie :

Sumwa mba o ndutu ! (7).

Ce procédé doit donner, à l'oiseau figuré sur la proue, la rapidité d'envol de la tourterelle ou du perroquet.

§ — Lorsque la course est sur le point de se terminer, lorsque les piroguiers fournissent leur effort maximum, *Jengu* n'en reste pas moins le principal artisan de la victoire. C'est ce petit génie à forme humaine, qui disposant, selon la croyance populaire, de toutes les forces aquatiques, décide à sa guise des destinées de l'homme sur le fleuve Wuri.

Les indigènes le décrivent comme un être de petite taille, à la peau très noire, plus noire que celle de l'Africain lui-même (mais il peut adopter à volonté la teinte blanche) ; il est recouvert de

(7) « Sauve-moi du danger, que je reparte avec plus d'élan. »

longs poils raides, et porte une chevelure plate en crinière, qui descend jusqu'à ses talons. Il n'est pas très beau, on le prendrait même pour un infirme, car il marche sur le dos de ses pieds qu'il a tordus ; sa bouche est fendue jusqu'aux oreilles, il a de gros yeux exophtalmes et strabiques, ses oreilles sont très petites, mais extrêmement sensibles ; un *jengu* peut entendre et comprendre la voix humaine d'une rive à l'autre du Wuri.

Les *mengu* sont mortels, ils se marient avec des *mengu* femelles et ils ont des enfants qu'ils élèvent dans des écoles de *ndimsi* ; quelquefois, les *bato ba myanga* se rendent au fond du fleuve, pour recevoir dans ces écoles l'enseignement des *mengu*.

Les *mengu* sortent parfois de l'eau, mais seulement la nuit, apportant avec eux des milliers de moustiques ; ils cherchent à capturer des hommes afin de les entraîner au fond des flots.

Les *mengu* parlent toutes les langues humaines, animales ou végétales. Ils sont maîtres de tous les poissons, et peuvent, à leur gré, rendre une pêche abondante ou infructueuse. Ce sont eux qui, à la saison des pluies, lorsqu'ils sont en fête, font sortir en foule les *mbeatoe* femelles (espèces de homards), que les jeunes gens vont cueillir de la main gauche sur les bords du Wuri, en répétant des plaisanteries. Ce sont encore eux qui plantent les *timbo*, les plants de palétuvier, que l'on trouve parfois isolés au large du Wuri, et qui s'y maintiennent malgré le courant qui cherche à les entraîner. Tout homme qui les aperçoit ne doit pas manquer de faire le *musima* ; il doit formuler un souhait, et saisir le *timbo* en disant deux fois de suite :

Mba pe ne oten !

(8).

Il s'agit donc d'un génie à la fois bienfaisant et malfaisant, dont le roi, *Janea a Mengu*, réside à l'île de Tondo, près de l'île de Jébalé.

L'activité malfaisante de *jengu* peut être provoquée par une quantité de formules et de fétiches, et c'est la tâche du premier *mundengé* de les combattre.

— Il reçoit du *mot'a mianga* un *jene* (miroir), activé par quelques gouttes d'une préparation faite d'un mélange d'eau, de feuilles de bananier et d'herbe *janga* ; il lui suffira d'orienter ce miroir, afin de réfléchir les rayons du soleil, pour chasser les *mengu*.

— Il reçoit encore, des mains du *mot'a myanga*, cent petits morceaux de papier blanc (le papier ayant déjà la propriété de faire fuir les *mengu*), sur lesquels est inscrite la formule de la *tila la ndimsi*, ou écriture magique (voir fig. 1). Il doit jeter chaque petit

(8) « Moi aussi je suis là ! »

morceau de papier dans le fleuve, tantôt à droite, tantôt à gauche, à mesure que la pirogue avance.

— Puis, lorsqu'il n'a plus de *tila la ndimsi*, il saisit un *wongo a Jébalé* (pot de terre), qui se trouvait derrière le *tangé*, et il le frappe des deux mains, en énonçant successivement et de toutes ses forces les différents noms des pirogues qui participent à la course.

§ — Lorsque tout est terminé, le premier *mundengé* reprend sa *pai* et pagaie avec tous les autres *baduedi*.

d) C'est le plus souvent parmi les *bandengé* que se recrute le *mot'a ngoso*, ou meneur de chant.

Les pirogues qui se rendent au *pembisan* viennent parfois de régions très éloignées (Wuri, Yabassi) ; les *baduedi* pagaient alors plusieurs jours avant d'atteindre Douala ; c'est pendant ce long parcours que le *mot'a ngoso* prend toute son importance, car l'excitation rythmique et intellectuelle des piroguiers dépend de la cadence et de l'esprit de son chant. Aussi, le *mot'a ngoso* fait-il preuve d'une invention constante et d'une diversité de tous les instants ; cela permet alors de comprendre combien est effarante la quantité de thèmes que l'on peut puiser de leur mémoire : chants de moquerie vis-à-vis de clans voisins, hymnes de guerre, relations de faits historiques, paroles de *mengu*, dont certaines peuvent posséder des vertus magiques.

Le plus souvent, il ne s'agit que de deux ou trois phrases que le *mot'a ngoso* ou l'équipage répètent tour à tour... Quelquefois, dans l'intervalle des reprises, les piroguiers rythment avec ensemble leurs coups de pagaie, en criant :

« *Eah ! Eah !* »

On entend encore sur le fleuve de très anciens *myenge ma bolo ba pen* (9), dont seuls quelques vieillards peuvent rappeler de nos jours la signification. En effet, pour un non-initié, ces chants sont souvent difficiles à comprendre, car ils procèdent volontiers par paraboles ou par allusions.

Nous avons essayé de recueillir quelques-uns de ces innombrables chants, en les choisissant parmi les plus anciens ou les plus populaires :

I. — « *Dibomba la Ngand'a Mongo*
Di si ma da mwen, iyo ! yo !
Mongo pe a ma jonga
Engingila ye eyese

(9) « Chants de pirogue de course ».

la moyenne des autres embarcations (Mambingo Mambingo Théodore, Deïdo) :

« *Duala ba nité misea*
Duala ba nité misea
We ! Ebele a boli lambo
Bino bele ba Sam'a Doo
Bino pe bele ba Bed'a Doo
Ba ye so jombwa. » (13).

IV. — Nous avons choisi ces deux autres chants dans le répertoire de Mambingo Mambingo :

« *Di masenga myango na*
Eyum a bolo a tem o ngea
Eyum a bolo a tem o ngea
Binyo langwea bayenge o mundi
Na Eyum a tem o ngea
Na Eyum a tem o ngea. » (14).

« *Bila b'Eyum be si sasi*
Eyum a si sasi
To lo wele nde dimene o Kolé
Eyum e nde o bila. » (15).

V. — Ce chant conte l'inutile vanité des gens de Malimba, qui, lors de la course, s'enorgueillissaient de la dimension de leur pirogue ; celle-ci pouvait porter 70 *baduedi*, alors que celle de Jébalé n'en pouvait supporter que 57. Les deux pirogues avaient pris la tête de la course ; mais, lorsqu'elles vinrent à passer au-dessus d'un banc de sable, celle de Malimba toucha le fond et s'échoua, alors que celle de Jébalé, plus légère, passa l'obstacle et arriva la première (Kaise Mwanjo Thimothée, Jébalé I).

La pirogue géante de Malimba est identifiée à la baleine de Bobéa (localité près de Victoria), sorte d'animal-génie de la mer.

- (13) « Les Dualas s'écrient maintenant : (*bis*)
Oh ! Ebele vient d'opérer un miracle,
Vous, appelez les Samadoo, afin qu'ils viennent voir,
Et vous autres, appelez les Bedidoo, afin qu'ils viennent voir. »
- (14) « Nous apprenons que la pirogue d'Eyum est en route,
Que la pirogue d'Eyum est en route.
Dites à ceux qui se promènent dans la ville,
Que la pirogue d'Eyum est en route,
Que la pirogue d'Eyum est en route. »
- (15) « La guerre d'Eyum n'épargne personne,
Eyum n'épargne personne,
En quelque endroit que vous soyez,
Eyum entre toujours en guerre. »

« *Jengu la Balimba l'alo sume*
Timbo di sume nde o mukoko
Njonji a Bobea
Njonji a Bobea
E wuno o mbenge a manga ma ngonga
Di banjele mo o yongo. » (16).

VI. — Ce dernier chant évoque les origines de la rivalité farouche qui oppose encore les habitants de Jébalé (Bonadoo) et de Deïdo (Bonébéla) lors du *pembisan*.

Bien avant la dernière guerre, « Jébalé-Jébalé », pirogue de Jébalé, et « Ebele-Bolo », pirogue de Deïdo, pagayèrent avec tant de courage, qu'ils arrivèrent ensemble au terme de la course.

Une deuxième compétition fut donc organisée entre les deux clans *ex-æquo* ; mais, cette fois-ci, l'enjeu fut grand, puisqu'il s'agissait pour le vaincu d'abandonner sa propre pirogue au vainqueur. Les gens de Deïdo remportèrent la victoire et s'emparèrent donc de « Jébalé-Jébalé » (Mambingo Mambingo Théodore, Deïdo).

« *Eba ya Bonadoo na*
Bonébéla e si mabo ba mongele nde eba (bis)
To lo m'alano o mbenge
Manga ma ngonga
Ba mongele nde eba. » (17).

Ainsi, nous avons pu rassembler près de deux cents chants des plus variés. Il serait certainement intéressant, dans une autre étude, d'en constituer un recueil, afin d'y en illustrer la tradition duala.

D' P. HARTER.

BIBLIOGRAPHIE

1. MOUME (Etia). — La course des grandes pirogues douala, mai 1929. *Togo-Cameroun*, pp. 215 à 218.
2. MONOD (Théodore). — Pirogues, janvier 1931. *Togo-Cameroun*, pp. 37 à 43.
3. MONOD (Théodore). — Légendes des pêcheurs du Cameroun, janvier 1929. *Togo-Cameroun*, pp. 15 à 18.

- (16) « Le " jengu " de Malimba
Voulut planter le " timbo ",
Il le planta sur un banc de sable.
La baleine s'est enfoncée,
La baleine s'est enfoncée,
Venant de la grande mer,
Elle s'est échouée sur un banc de sable. »
- (17) « Que la rancune de Bonadoo
Pour Bonébéla ne s'éteigne jamais !
Ils y penseront toujours,
Même si vous partez au bout du monde,
Ils y penseront toujours. »

RECHERCHES ET ETUDES CAMEROUNAISES

Sommaire

Nouveau départ	3
R. Masseyoff, M.-L. Piermé, B. Borge- ret. — Une enquête sur l'alimentation dans la région de Batouri	6
P. Harter. — Les courses de pirogues coutumières chez les Duala	71
J. Mouchet et J. Garlou. — Anophé- liasse et paludisme dans le départe- ment bamiléké	92
F. Ségalen. — Dix ans de pédologie au Cameroun	115
G. Stieffermann et J. Susini. — Appa- reil d'analyse thermique différentielle réalisé au laboratoire de pédologie de l'I.R.C.A.M.	123

CHRONIQUE

1960

1